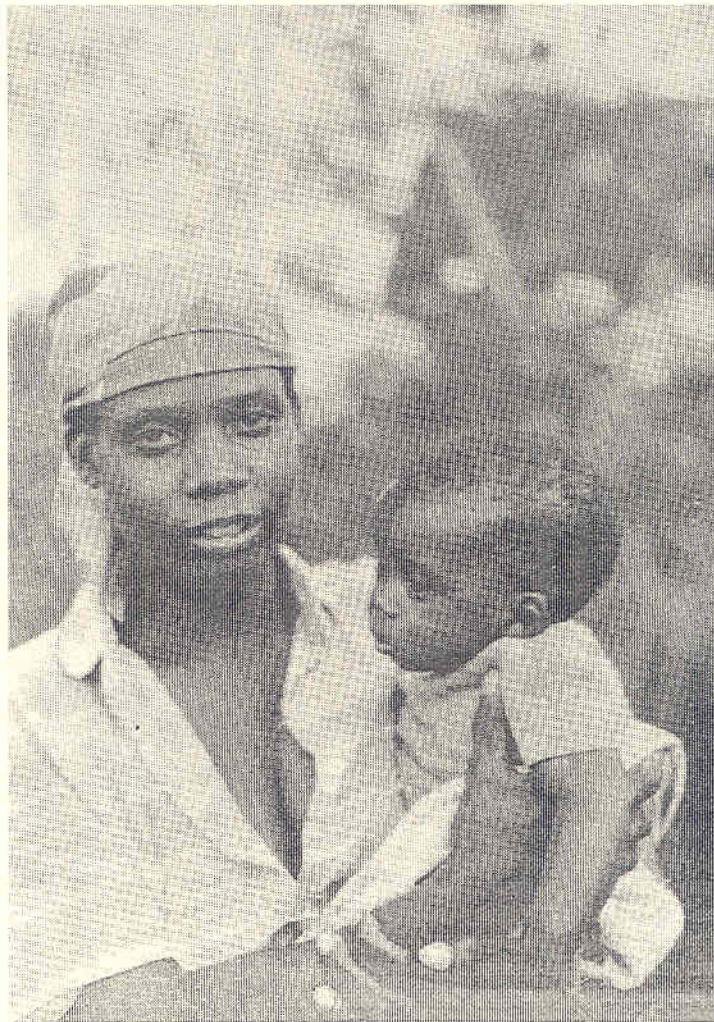


La mère

HEBDOMADAIRE

VENDREDI 24 FEVRIER 1995

N°2



ME VOICI

*Clair est le jour qui a lavé la grève
blanche et froide l'écume roule sur la mer,
et dans cette solitude démesurée
se soutient la clarté de mon libre vouloir.*

Mais ce monde n'est pas celui que je désire.

Pablo Neruda

SOMMAIRE

- Couverture : Photo extraite du numéro spécial de SOLIDAIRE sur le Rwanda.
Poème de Pablo Neruda.
- * Pages 1 à 4: À ce stade du travail
10 recommandations aux acteurs de "la mère"
par Jacques Delcuvellerie.
- Pages 5 à 8: Un journalisme de révérence. Le monde diplomatique. Février 1995.
par Serge Halimi.
- Page 9: Humour et humeur noire...
- * Page 10 à 11: Thèses sur la philosophie de l'histoire (extraits).
de Walter Benjamin.
Proposé par Anne-Marie Loop.
- * Pages 12 à 21: Les nouveaux circuits de l'impérialisme.
Etudes marxistes.
Proposé par Jacques Delcuvellerie.

Joyeuse lecture et bon travail.

Daniel Hicter.
Laurent Beaufile.

Note (rappel) : Vous ne trouverez pas dans ce programme tous les textes présentés au sommaire. Lors de la rédaction définitive du programme nous avons en effet effectué une sélection parmi les textes et photos du journal "La mère". Si vous désirez obtenir l'ensemble des documents qui ont ainsi été distribués, vous pouvez nous le signaler. Nous vous les ferons parvenir.
Les articles repris dans le présent programme sont signalés par une astérisque dans la marge.

10 RECOMMANDATIONS AUX ACTEURS DE LA MÈRE

1. Le personnage et toujours le personnage

Le lundi 6 février, mon premier mot a été d'indiquer que l'effort essentiel de l'acteur devrait porter sur la **crédibilité** du personnage. Je rappelle pourquoi cela nous paraît primordial.

- a). La pièce elle-même n'est pas "réaliste". C'est une fable "exemplaire". Elle est écrite par l'homme qui a donné un sens nouveau à "l'effet d'étrangeté" et cet écrivain étant de surcroît son propre metteur en scène, les scènes, les dialogues, sont déjà "mis-à-distance". Sans parler des interventions chantées, des adresses au public, etc.
Respecter simplement son écriture, c'est déjà se "distancier".
- b). Par contre, que les êtres qui représentent cette fable, qui parlent cette écriture, soient non seulement crédibles, mais aussi comme une figuration prospective d'un homme à venir, en gestation, cela, c'est à nous de le faire. Et nous en sommes très loin.

A la fin de cette semaine, dans les meilleurs cas, chaque personnage aura eu droit à 3/4 d'heure d'improvisations et de propositions concrètes, avec costume et maquillage (y compris les apparitions muettes). C'est tout à fait insuffisant.

Il va donc de soi que cet objectif de crédibilité reste prioritaire que ce soit dans le travail des scènes ou en dehors (chez soi).

Reprécisons que par crédibilité, nous entendons la création physique, gestuelle et vocale d'un personnage parfaitement convaincant sur le plan d'un réalisme idéal.

Convaincant en tant que type social et en tant qu'individu particulier.

Le rendre évident, à la fois simple et complexe, c'est votre tâche.

Le reste: la situation, ses relations, son rapport au texte, sera davantage le fruit de notre dialogue.

Il faut donc continuer une double opération:

- a). Nourrir le personnage (à quelques heureuses exceptions près, ils sont encore trop frustrés).
- b). Décanner progressivement en vue des situations où il est placé et où son expression se réduit le plus souvent à quelques gestes et/ou attitudes.

2. Prêter une attention toute particulière, dès à présent, à la voix et au phrasé

Le travail commencé de plus longue date avec Anne-Marie prouve clairement que si l'on ne s'entraîne pas, même seul, dès le début, à projeter la voix du personnage, à fantasmer un vaste auditoire, à chercher patiemment et obstinément son "parlé", on se prépare de grandes difficultés.

La justesse trouvée dans un espace intime ne souffrira pas son agrandissement à la dimension théâtrale dans neuf cas sur dix, et nous nous retrouverions avec le vieux phrasé conventionnel. Dans ce sens, j'ai recommandé à plusieurs de choisir dans la pièce un texte d'au moins dix lignes que le personnage pourrait dire, et s'entraîner sur cette base si dans les propres répliques du rôle il n'y a pas une matière suffisante.

A défaut, ce peut être un chant ou le monologue final de Pélagie Vlassova, ou même un texte extérieur à la pièce si rien de tout cela ne convient.

3. Des italiennes pendant, avant et après

D'une part, il est exclu de travailler brochure en main à partir de la semaine prochaine, d'autre part, la pratique des italiennes a une vertu bénéfique par elle-même.

Elle donne confiance en soi et dans les partenaires. Elle permet de survoler rapidement tout dessin de la scène et de mieux en saisir le parcours, donc le sens à ne pas perdre de vue.

Dans sa décontraction, (on est assis, on ne joue pas) elle permet souvent de laisser advenir des intonations ou des réactions d'une justesse imprévue.

Tout le travail de plateau avec ou sans le metteur en scène doit donc commencer par une ou des italiennes. (Me rappeler cette règle quand je l'oublierai moi-même). La pratique correcte de l'italienne exige que l'on ne continue pas quand il y a faute dans le texte, mais que l'on recommence quelques répliques plus haut, et qu'ensuite, on refile le tout jusqu'à ce qu'elle soit sans accroc.

4. N'en discutons pas, essayons-le !

Ce précepte que nous reprenons à Brecht doit être systématiquement appliqué quand nous cherchons à résoudre une difficulté.

5. Regarde d'abord dans ton assiette

Quelques membres de la distribution se préoccupent vivement de l'état d'avancement du décor et des costumes, de la traduction des chansons, des données générales de la mise en scène, de l'état de santé des autres, de l'avancement de leur travail, etc...

Cette touchante sollicitude dénote un sens élevé de la responsabilité collective.

Néanmoins, nous aimerions dire à ces camarades: "Regarde d'abord dans ton assiette!".

Chacun a suffisamment à faire pour ne pas intervenir partout et, bien souvent, tout ceci ne sert qu'à éviter de se consacrer à ce dont on porte la responsabilité principale et que personne ne peut faire à votre place: le personnage, vivant et concret.

Naturellement, il faut intervenir quand ce travail connaît des difficultés du fait de facteurs extérieurs: partenaire(s) en retard, accessoire(s) manquant, etc...

A ce moment là, et dans cet objectif là, c'est encore se prendre en charge que d'aider le partenaire, trouver des substituts à l'accessoire manquant, se renseigner auprès de la costumière sur la taille ou la forme du chapeau, etc...

6. Les larmes et le sang d'Harlan County

Plongés dans la pièce et dans tous ses problèmes de réalisations, nous risquons, à un moment, d'oublier qu'elle expose de manière élégante et condensée une réalité vivante et cruelle.

Les films de la première semaine n'étaient pas là seulement pour "information". Les visages, les sourires dans les larmes, le calme et la résolution, l'humour de tous ces héros anonymes doivent demeurer présents à notre esprit même quand, par exemple, nous épurons une proposition pour aller vers le "style".

7. Brecht d'abord, moi après

Les acteurs doivent adopter la même attitude que la mise en scène en ce qui concerne la pièce, les indications de l'auteur et le travail du Berliner.

Nous partons d'abord du principe que cet ensemble de propositions qu'ils nous ont léguées est juste. Nous vérifions ensuite, dans le travail si cela nous convient ou non.

Dès cette semaine, nous avons pu constater que l'on commet des erreurs en ne partant pas de ce principe. Et nous avons aussi découvert qu'en le suivant (mais seulement en commençant par le suivre), il nous arrive de trouver des pistes nouvelles enrichissantes, pour le personnage et la situation, et qui s'écartent du modèle.

8. Ne jamais présenter deux fois la même chose dans le même état

Le planning va essayer de respecter ce principe. Mais son application requiert aussi votre collaboration.

Il s'agit d'éviter à tout prix qu'une scène revienne devant le metteur en scène ou son assistante, sans qu'un travail personnel et collectif l'ait fait avancer par rapport à sa précédente présentation.

A chaque service, des indications nouvelles, ou des propositions d'acteurs, ou des lacunes, ou des modifications de mise en place se découvrent.

Il faut donc retravailler sur ces nouvelles bases avant la présentation suivante.

9. Du calme

La représentation de "la mère" doit être sereine, élégante, énergique mais décontractée. Le calme en scène ne saurait être affecté (jouer à être calme). Il ne peut être poursuivi comme un objectif en soi. Il est la résultante de tous les autres facteurs: la mise en espace, la simplification et l'efficacité des actions, la familiarité avec les objets, la connaissance parfaite du texte, l'avancement égal dans le travail des partenaires, le bon rangement de ses affaires (costume, accessoire, etc...), la confiance réciproque.

C'est seulement en veillant à tous ces facteurs, tous ensemble et chacun dans ses responsabilités, qu'on peut espérer créer les conditions pour le calme et la sérénité de la représentation.

Il est clair que l'athlète qui s'est bien entraîné a davantage de chances d'aborder la compétition avec décontraction, que celui qui sait qu'il s'est insuffisamment préparé.

A part cela, les causes d'énervement et de contrariété étant nombreuses dans l'élaboration d'un spectacle, on doit veiller tout particulièrement à ne pas envenimer les situations et demeurer

conscient que le stress est contagieux.

10. “De la musique avant toute chose”

Comme le calme nécessaire à la représentation, l'économie générale de tous et de chacun devrait avoir aussi pour résultante l'évidence d'une dimension poétique de la pièce et de chaque personnage.

Cela aussi, on ne peut le viser directement, car il ne s'agit pas “d'introduire” de la poésie. Mais si nous insistons surtout pour l'instant sur la crédibilité réaliste, sur la densité du personnage, il faut garder comme idéal, la légèreté et la musique de l'ensemble final.

Jacques.

Texte proposé par Anne-Marie Loop
Extraits des "Essais 2 (1935-1940)"
de Walter Benjamin
Traduits par Maurice de Gandillac
Denoël/Gauthier, 1955

Thèses sur la philosophie de l'histoire

I

On connaît la légende de l'automate capable de répondre, dans une partie d'échecs, à chaque coup de son partenaire et de s'assurer le succès de la partie. Une poupée en costume turc, narghilé à la bouche, est assise devant l'échiquier qui repose sur une vaste table. Un système de miroirs crée l'illusion que le regard puisse traverser cette table de part en part. En vérité un nain bossu s'y est tapi, maître dans l'art des échecs et qui, par des ficelles, dirige la main de la poupée. On peut se représenter en philosophie une réplique de cet appareil. La poupée appelée « matérialisme historique » gagnera toujours. Elle peut hardiment défier qui que ce soit si elle prend à son service la théologie, aujourd'hui, on le sait, petite et laide et qui, au demeurant, n'ose plus se montrer.

II

« L'un des traits les plus surprenants de l'âme humaine à côté de tant d'égoïsme dans le détail, est que le présent, en général, soit sans envie quant à son avenir. » Cette réflexion de Lotze conduit à penser que notre image du bonheur est marquée tout entière par le temps où nous a maintenant relégués le cours de notre propre existence. Le bonheur que nous pourrions envier ne concerne plus que l'air que nous avons respiré, les hommes auxquels nous avons pu parler, les femmes qui auraient pu se donner à nous. Autrement dit l'image du bonheur est inséparable de celle de la délivrance. Il en va de même de l'image du passé que l'Histoire fait sienne. Le passé apporte avec lui un index temporel qui le renvoie à la délivrance. Il existe une entente tacite entre les générations passées et la nôtre. Sur Terre nous avons été attendus. A nous, comme à chaque génération précédente, fut accordée une *faible* force messianique sur laquelle le passé fait valoir une prétention. Cette prétention, il est juste de ne la point négliger. Quiconque professe le matérialisme historique sait pour quelles raisons.

III

Le chroniqueur qui narre les événements, sans distinction entre les grands et les petits, tient compte, ce faisant, de la vérité que voici : de tout ce qui jamais advint rien ne doit être considéré comme perdu pour l'Histoire. Certes ce n'est qu'à l'humanité délivrée qu'appartient pleinement son passé. C'est dire que pour elle seule, à chacun de ses moments, son passé est devenu citable. Chacun des instants qu'elle a vécus devient une citation à l'ordre du jour — et ce jour est justement le dernier.

IV

*Occupez-vous d'abord de vous nourrir et de vous vêtir,
ensuite vous écherra de lui-même le royaume de Dieu.*

HEGEL, 1807.

La lutte des classes, que jamais ne perd de vue un historien instruit à l'école de Marx, est une lutte pour les choses brutes

et matérielles, sans lesquelles il n'est rien de raffiné ni de spirituel. Mais, dans la lutte des classes, ce raffiné, ce spirituel se présente tout autrement que comme un butin qui échoit au vainqueur ; ici, c'est comme confiance, comme courage, comme humour, comme ruse, comme inébranlable fermeté, qu'ils vivent et agissent rétrospectivement dans le lointain du temps. Les remet en question chaque nouvelle victoire des dominants. Comme certaines fleurs orientent leur corolle vers le soleil, ainsi le passé, par une secrète sorte d'héliotropisme, tend à se tourner vers le soleil en train de se lever dans le ciel de l'Histoire. Quiconque professe le matérialisme historique ne peut que s'entendre à discerner ce plus imperceptible de tous les changements.

V

Le vrai visage de l'histoire s'éloigne au galop. On ne retient le passé que comme une image qui, à l'instant où elle se laisse reconnaître, jette une lueur qui jamais ne se reverra. « La vérité ne nous échappera pas », — ce mot de Gottfried Keller caractérise avec exactitude, dans l'image de l'histoire que se font les historicistes, le point où le matérialisme historique, à travers cette image, opère sa percée. Irrécupérable est, en effet, toute image du passé qui menace de disparaître avec chaque instant présent qui, en elle, ne s'est pas reconnu visé. (La joyeuse nouvelle qu'apporte en haletant l'historiographe du passé sort d'une bouche qui, à l'instant peut-être où elle s'ouvre, déjà parle dans le vide.)

VI

Articuler historiquement le passé ne signifie pas le connaître « tel qu'il a été effectivement », mais bien plutôt devenir maître d'un souvenir tel qu'il brille à l'instant d'un péril. Au matérialisme historique il appartient de retenir fermement une image du passé telle qu'elle s'impose, sans qu'il le sache, au sujet historique à l'instant du péril. Le péril menace tout aussi bien l'existence de la tradition que ceux qui la reçoivent. Pour elle comme pour eux, il consiste à les livrer, comme instruments, à la classe dominante. A chaque époque il faut tenter d'arracher derechef la tradition au conformisme qui veut s'emparer d'elle. Le Messie ne vient pas seulement comme rédempteur ; il vient comme vainqueur de l'Antéchrist. Le don d'attiser pour le passé la flamme de l'espérance n'échoit qu'à l'historiographe parfaitement convaincu que devant l'ennemi, s'il vainc, même les morts ne seront point en sécurité. Et cet ennemi n'a pas cessé de vaincre.

VII

*Rappelle-toi les ténèbres et le grand froid
Dans cette vallée résonnant de désolation.*

BRECHT, *L'opéra de quat'sous.*

A l'historien qui veut revivre une époque, Fustel de Coulanges recommande d'oublier tout ce qui s'est passé ensuite. Mieux vaut ne pas qualifier une méthode que le matérialisme historique a battue en brèche. C'est la méthode de l'intropathie. Elle est née de la paresse du cœur, de l'*acedia* qui désespère de maîtriser la véritable image historique, celle qui brille de façon fugitive. Les théologiens du Moyen Age considéraient l'*acedia* comme la source de la tristesse. Flaubert, qui la connaissait bien, écrit : « Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour ressusciter Carthage. » La nature de cette tristesse devient plus évidente lorsqu'on se demande avec qui proprement l'historiographe

historiciste entre en intropathie. La réponse est inéluctable : avec le vainqueur. Or quiconque domine est toujours héritier de tous les vainqueurs. Entrer en intropathie avec le vainqueur bénéficie toujours, par conséquent, à quiconque domine. Pour qui professe le matérialisme historique, c'est assez dire. Tous ceux qui jusqu'ici ont remporté la victoire participent à ce cortège triomphal où les maîtres d'aujourd'hui marchent sur les corps des vaincus d'aujourd'hui. A ce cortège triomphal, comme ce fut toujours l'usage, appartient aussi le butin. Ce qu'on définit comme biens culturels. Quiconque professe le matérialisme historique ne les peut envisager que d'un regard plein de distance. Car, tous en bloc, dès qu'on songe à leur origine, comment ne pas frémir d'effroi ? Ils ne sont pas nés du seul effort des grands génies qui les créèrent, mais en même temps de l'anonyme corvée imposée aux contemporains de ces génies. Il n'est aucun document de culture qui ne soit aussi document de barbarie. Et la même barbarie qui les affecte, affecte tout aussi bien le processus de leur transmission de main en main. C'est pourquoi, autant qu'il le peut, le théoricien du matérialisme historique se détourne d'eux. Sa tâche, croit-il, est de broser l'histoire à rebrousse-poil.

VIII

La tradition des opprimés nous enseigne que l'« état d'exception » dans lequel nous vivons est la règle. Il nous faut en venir à une conception de l'Histoire qui corresponde à cet état. Dès lors nous constaterons que notre tâche consiste à mettre en lumière le véritable état d'exception ; et ainsi deviendra meilleure notre position dans la lutte contre le fascisme. La chance du fascisme n'est pas finalement que ses adversaires, au nom du progrès, le rencontrent comme une norme historique. — Il n'est *aucunement* philosophique de s'étonner que soient « encore » possible au xx^e siècle les événements que nous vivons. Pareil étonnement n'a pas de place au début d'un savoir, à moins que ce savoir ne soit de reconnaître comme intenable la conception de l'Histoire d'où naît une telle surprise.

IX

*A l'essor est prête mon aile,
j'aimerais revenir en arrière,
car je resterais aussi temps vivant
si j'avais moins de bonheur.*

GERSHOM SCHOLEM, *Salut de l'ange.*

Il existe un tableau de Klee qui s'intitule « Angelus Novus ». Il représente un ange qui semble avoir dessein de s'éloigner du lieu où il se tient immobile. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'ange de l'histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Où se présente à nous une chaîne d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne les peut plus refermer. Cette tempête le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.

Un très remarquable exemple d'analyse marxiste de l'économie actuelle dont on prétend précisément qu'elle y échappe - quant à la conclusion...

ETUDES
MARXISTES

Les nouveaux circuits de l'imperialisme

L'impérialisme demeure le stade suprême du capitalisme. Seulement, les transformations opérées dans le capital par la révolution dans le processus de production ont changé les circuits de l'impérialisme. La magnitude de cette révolution est aussi fondamentale, globale et cumulative que celle de la Révolution Industrielle. Elle ne pourra cependant être évaluée avec précision qu'au moment où elle se sera arrêtée. Mais même ses secousses initiales, tout comme celles de la Révolution Industrielle, ont remis en question l'ordre social, transféré la gravitation de l'emploi d'un secteur (industriel cette fois-ci) vers un autre (les services). Elles annoncent la fin de l'entité politique existante (aujourd'hui : la Nation-Etat) en tant qu'entité économique viable. Elle a poussé les Etats « socialistes », tels que l'Union soviétique et la Chine, à moderniser leurs économies, à remettre l'économie au poste de commandement. Mais là où la comparaison s'arrête, c'est que là où auparavant la vapeur et par conséquent l'électricité ont remplacé la force musculaire, aujourd'hui, la micro-électronique remplace le cerveau, pour utiliser la métaphore magnifique de Sir Ieuan Maddock.(1) Jusqu'à présent, on avait surtout remplacé la composante énergétique du travail; aujourd'hui, on remplace surtout la compétence technique, les qualifications. Le « travail mort » inclus dans les ordinateurs est beaucoup moins du travail manuel qu'intellectuel.

Prométhée est à nouveau déchaîné. Le capital est libéré des exigences du travail. Il lui faut aujourd'hui non seulement moins de travail, mais aussi moins de sortes de travail: les manoeuvres ou les travailleurs semi-qualifiés à un bout du processus de production et le personnel hautement qualifié à l'autre. Les machines ont intégré les qualifications et il ne reste aux manoeuvres qu'à les manoeuvrer et au personnel hautement qualifié qu'à les programmer. Il est d'ailleurs possible de combiner des qualifications différentes et de les introduire dans le même ordinateur. Les appareils utilisés en médecine pour les diagnostics en sont un exemple. L'industrie de la presse nous offre l'exemple de la fusion de plusieurs métiers en un : on a réduit les travaux du compositeur, du typographe et de l'imprimeur à une unité vidéo et un ordinateur. Ce faisant, on a également réduit l'espace nécessaire d'un atelier à une table de bureau. Les compagnies de télévision confrontées à des « conflits » sociaux font appel à un équipement de reportage combinant en un appareil les fonctions de caméra, de prise de son et d'éclairage. Ce faisant elles suppriment le « système de l'équipe de reportage ».

L'industrie lourde de l'époque du capitalisme industriel, à haute intensité de main d'oeuvre - métallurgie, sidérurgie,

constructions navales - est morte ou mourante ou s'est déplacée vers les « pays nouvellement industrialisés » du Tiers-Monde. La main d'oeuvre y est toujours abondante et bon marché ou du moins on peut la rendre telle. L'industrie houillère est mourante. Ce sont là, toutes, des industries employant des milliers de travailleurs dans leurs ateliers, leurs puits, en les regroupant dans des communautés de résistance au capital, qui disparaissent ou du moins quittent le centre, rendant ainsi inefficaces et caduques les organisations ouvrières traditionnelles.

Même dans les industries qui subsistent, telles que la construction navale, le dessin assisté par ordinateur (DAO) et la fabrication assistée par ordinateur (FAO) accaparent une partie considérable du travail de construction. Une partie de celui-ci ne se fait pas sur le chantier, mais à l'usine. Au chantier naval de Harland et Wolff diverses parties du bateau sont préfabriquées avant d'être assemblées au chantier. Dans l'industrie houillère, on développe des machines incorporant les qualifications des ouvriers de la taille. La supervision de ces machines se fait en surface par la voie du système MINOS (système opérationnel minier) et MIDAS (système d'affichage d'informations sur la machine et d'automatisation). Dans l'industrie automobile les robots reprennent une grande partie du travail à la chaîne de montage. Au Japon, il y a des robots qui fabriquent des robots.

Il est plus facile aujourd'hui de décentraliser les usines en des entités plus petites, dispersées à travers le monde - tout en formant une chaîne de montage globale. Elles s'étendent, par exemple, dans l'industrie de la micro-électronique, de Silicon Valley, en Californie ou de Silicon Glen en Ecosse jusqu'aux Zones franches de Production à l'Exportation (ZPE) à Taiwan ou à Singapour, au Sri Lanka ou en Malaisie. Il est possible, dans l'industrie automobile, de construire des parties différentes d'un seul moteur dans différentes usines réparties en Europe et aux Etats-Unis, en passant par la région du Pacifique, avant de l'assembler, de le ré-assembler ou de le pré-assembler dans n'importe quelle ville du monde. « La Ford Fiesta, montée à Dagenham », écrivait Robin Murray en 1987, « est équipée d'une transmission fabriquée à Bordeaux, de roues venant de Genk, de carrosseries d'Espagne et de pièces de suspension venant d'Allemagne Fédérale. »(2) Les voitures Mitsubishi montées comme Lanciers en Thaïlande, avec une transmission en provenance des Philippines, des portières malaises et diverses pièces venant d'Indonésie sont rebaptisées Dodge et Plymouth Colt pour le compte de Chrysler Canada.(3)

Le capital a de plus en plus souvent recours à des Systèmes de Fabrication Flexibles (FMS), qui permettent d'orienter une usine d'une production vers une autre sans réoutiller. Il peut ainsi adapter la production aux besoins du marché. A la nouvelle tréfilerie Pirelli au Pays de Galles, le FMS a permis de changer la production d'une sorte de fil en une autre ou d'une couleur du revêtement en une autre en quelques minutes.(4) L'introduction du FMS à l'usine Renton de Boeing à Seattle a permis de fabriquer un 737 toutes les 36 heures.(5)

Les transformations dans le processus de production ont donc libéré le capital (industriel, bancaire; tout cela revient au même aujourd'hui(*1), sauf en ce qui concerne l'utilisation qui en est faite) de la contrainte spatiale. Elles lui ont apporté la mobilité de l'usine et la flexibilité de la production, lui permettant ainsi d'amener l'usine vers le marché, de fabriquer le produit en fonction du consommateur. Ou encore, comme ce fut le cas de l'industrie de la confection, elles lui ont permis de rentrer au pays, lorsque l'ordinateur a pu réaliser le dessin, le modèle et les techniques de coupe. Il n'avait plus besoin de la main d'oeuvre bon marché de la périphérie. «Machina volente», le capital peut prendre son usine sous le bras et s'en aller à chaque fois que le travail lui pose des problèmes ou coûte trop cher. Récemment, Ford a retiré son usine Sierra de Dagenham, avec sa culture de syndicalisme de combat, pour la transférer à Genk, une ville minière en déclin, «calme, conservatrice et catholique». On y produira deux fois autant de voitures avec moins d'un quart du nombre de délégués syndicaux et deux fois plus de robots. Certains industriels asiatiques de la confection dans les Midlands ont combiné l'utilisation des nouvelles techniques de fabrication avec l'embauche de main d'oeuvre asiatique bon marché pour concurrencer les importations de textile asiatique.

Hiérarchies dans la production

Il ne suffit plus d'interpréter ces changements en termes de globalisation de la production et de nouvelle division internationale du travail. Il faut en même temps analyser la hiérarchie dans la production qui y prévaut: les pays développés (PD) se réservent les industries nouvelles à haute technologie et «délèguent» les anciennes industries, telles que la sidérurgie, la construction navale et autres du même genre aux nouveaux pays industrialisés (NPI). L'industrie légère (les jouets, le textile, la chaussure) et le travail du bas de l'échelle, non qualifié (tester les «puces», lignes de montage) est abandonné aux pays sous-développés (PSD) (*2). Il n'y a pas, évidemment, une muraille de Chine entre ces différentes catégories: il y a constamment des mouvements et, plus particulièrement en termes de marchandises produites, les PD et les NPI se recouvrent et dans cette mesure leurs fonctions respectives coïncident. Mais l'écart entre eux n'est jamais comblé. Les NPI d'aujourd'hui ne deviennent pas les PD de demain - et si cela devait se faire, ce serait uniquement parce que les PD d'aujourd'hui ont accédé à un niveau plus élevé, parce qu'ils sont devenus des PHD (pays hautement développés). Les chances des PSD de devenir des NPI sont encore

plus minces. Sans doute, un ou deux pays peuvent s'échapper de leur catégorie - surtout ceux qui se sont engagés dans une industrie en pleine expansion, comme l'électronique - mais la catégorie en tant que telle ne peut quitter sa position dans la hiérarchie du capital. Il ne peut y avoir d'autre mouvement que celui d'un tapis roulant tournant entre deux points fixes. C'est le tapis qui bouge et non les positions, sinon l'ensemble du système s'effondrerait. En d'autres mots, il ne peut y avoir un monde de capitalisme sans classes, où toutes les nations auraient atteint un niveau égal de capitalisme.

'Des aspirations irréalistes'...

Des pays tels que la Corée du Sud et Taiwan par exemple, n'ont pas su sortir de l'impasse de la basse et moyenne technologie. Ils ont pourtant depuis longtemps apporté la preuve qu'ils sont relativement stables, sûrs et accueillants (au capital américain) et façonnés d'après le modèle américain. Mais les Américains et les Japonais refusent de céder la supériorité technologique et/ou le contrôle des marchés. La Corée du Sud, le plus avancé des deux, fabrique, en haut de la chaîne de l'industrie électronique, des gaufrettes (*3) depuis pas mal de temps déjà. Toutefois, les puces de mémoire produites par elle n'ont ni la capacité, ni le marché dont disposent les Japonais. Et la Corée du Sud ne les obtiendra pas à cause de «problèmes de propriété intellectuelle, de barrières douanières et du refus de discuter de l'échange d'idées, voire de technologie.»(8) De la même façon, les Etats-Unis ont refusé d'encourager les ambitions sud-coréennes de développer une industrie aéronautique. Ils lui ont conseillé de fabriquer plutôt des pièces détachées.(9)

Il y a sept ans, Taïwan a construit un parc scientifique destiné à entraîner des industriels, engagés dans la haute technologie, à l'aider à «faire le bond» d'une économie à basse technologie vers une économie à moyenne ou haute technologie. Mais même si septante-trois sociétés axées sur la recherche (surtout dans l'électronique et surtout américaines) se sont laissées séduire et se sont installées dans le parc et malgré la désignation à la tête de la société d'un «vétérain de l'industrie américaine des semi-conducteurs» visant à dissiper les craintes des sociétés américaines de se voir subvertir leurs plans ou leur technologie ou les deux ensemble, Taïwan ne semble avoir réussi que le bond vers la fabrication de puces pour jouets qui imitent des sons d'animaux: aboiements, bêlements, miaulements et rugissements.(10)

Après avoir, pendant vingt ans, monté et testé des puces, «tout en bas de la chaîne de l'industrie - et vingt ans, c'est long dans l'industrie électronique», Singapour, tout comme Hong Kong, vient de réussir à fabriquer des gaufrettes. Mais on prétend que tous les deux manquent des connaissances techniques et du marché pour attirer les investissements étrangers susceptibles de les faire décoller. Le Brésil et l'Inde sont deux autres NPI dont on affirme qu'ils ont un grand avenir devant eux, grâce à leurs capacités d'exportation dans l'industrie lourde: fer, acier, construction navale et machines-outils. Mais le Brésil est étranglé par sa dette (115 mds\$) et son inflation (934%)(11), alors que l'Inde, qui n'a pas trop de dettes et qui devance

les autres NPI en matière d'industries traditionnelles, n'est pas encore entré dans l'âge du silicium.

Le Mexique a connu une croissance continue au cours des trente dernières années, mais ce succès semble largement dû à la découverte du pétrole d'un côté et de l'autre à son économie frontalière, basée sur les usines de montage «hors taxes», les «maquiladoras» ou «moulins d'or». Aucun de ces deux facteurs ne peut garantir une prospérité durable. Le pétrole dépend des caprices de la nature et les «maquiladoras» de ceux de la production automobile américaine. Même si certains «maquiladoras» - un autre terme pour ZPE - produisent aussi des marchandises électroniques, telles que téléviseurs, appareils d'air conditionné, leur véritable importance réside dans le fait qu'ils donnent accès, pratiquement à l'intérieur des frontières, à une réserve de main d'œuvre de pays sous-développé. Ils contribuent ainsi à maintenir la compétitivité de l'industrie automobile américaine. «Voici le noeud du problème», déclarait Rex Maingot d'American Industries Inc. lors d'une conférence de chefs d'entreprise à Expo Maquila '86 : «Votre coût horaire par travailleur mexicain est 69 cents de l'heure, alors qu'un ouvrier américain coûte au moins \$9. Cela fait une économie de \$15.000 par an par travailleur. Voilà pourquoi on peut fabriquer ici une voiture GM compétitive avec les voitures japonaises». (12) A en juger par sa mort lente suite à la dette (\$104 mds) et sa croissance négative (-0,5% en 84)(13), le Mexique semble plutôt sombrer dans le marais des PSD au lieu de rejoindre le groupe des NPI.

...et un développement réaliste

Sauf pour les «aspirations irréalistes», les PD n'ont rien contre les NPI qui les dépassent dans les industries d'hier. Au cours des quinze dernières années, le Brésil, le Mexique, la Corée du Sud et Taiwan sont tous devenus d'importants exportateurs d'acier. Le Brésil est même devenu le troisième au monde aujourd'hui. Il satisfait - à des prix «bananiers» pourrait-on ajouter - plus de la moitié des besoins de la CEE en minerai de fer. La Corée du Sud vient de ravir au Japon le titre de premier constructeur de navires. Taiwan suit de près. Le Mexique, le Brésil, la Corée, Singapour, Hong Kong et Taiwan produisent et exportent tous des produits électriques et des équipements de transport. Et pratiquement tous les NPI ont pris leur envol à partir du textile et de la confection ou peuvent se replier sur ces secteurs. Ceci rappelle d'ailleurs étrangement l'entrée de la Grande-Bretagne dans la Révolution Industrielle sur base du coton.

«En 1960», observe Nigel Harris, «les centres établis du système mondial, aux Etats-Unis et en Europe Occidentale, produisaient 71% des produits dans le monde et 78% de la fabrication industrielle. Vingt et un ans plus tard, ces parts respectives sont tombées à 60% et 59%. Les parts des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne sont tombées de 49% et 53% en 1960 à 35% et 33% en 1981.» Il conclut : «La Banque Mondiale estime que cette tendance finira par réduire la part de l'Europe Occidentale et des Etats-Unis dans la fabrication à moins de 50% en 1990». (14)

En prenant comme critère l'industrialisation, les NPI d'Amérique Latine et de l'Asie du Sud-Est ont sans aucun

doute fait en une fois le bond dans le vingtième siècle. Mais celui qui affirme qu'ils sont en concurrence avec les PD, ferme les yeux sur le fait que les PD ont seulement cédé leur ancien terrain de base-ball aux NPI parce qu'eux-mêmes jouent aujourd'hui à un tout nouveau jeu.

En prenant comme critère la capacité d'exportation de produits industriels, on pourrait même affirmer que les NPI «sont en train de combler rapidement le fossé existant entre eux et les pays plus développés». (15) Il ne faut toutefois pas perdre de vue que les PD sont entrés dans une ère nouvelle, un nouveau créneau où l'électronique, le laser, la bio-génétique, l'énergie nucléaire et les matières «premières» synthétiques remplacent le coton, l'acier et le cuivre. Le fossé entre les PD et les NPI sépare désormais une époque d'une autre.

En prenant comme critère leurs Produits Intérieurs Bruts (PIB) (*4), on serait tenté de considérer les NPI, plus particulièrement ceux du Sud-Est asiatique, comme des pays à croissance rapide. Mais comment cette croissance a-t-elle profité au peuple? Où l'a-t-elle extrait du marais de la pauvreté et du désespoir dans lesquels l'avaient projeté les siècles d'assujettissement précédents? Où est le développement que nous avons perdu en croissance (avec toutes mes excuses à Eliot)?

Dette et dépendance

La voie du «développement» capitaliste nous «conduit à la mort ...et pas à Dieu». En effet, il s'agit d'un développement capitaliste dépendant - un développement qui se soumet aux demandes du capital métropolitain, aux exigences des besoins de la métropole. Il s'agit d'un développement assujéti - lié aux cordons de la bourse des multinationales, des banques transnationales et en dernière analyse aux directions et directives de la Banque Mondiale et du Fonds Monétaire International. Ainsi, même si ce développement réussit, ces progrès sont acquis aux dépens de la grande masse au profit de quelques uns. Il s'agit d'un développement créant une sorte de capitalisme mutant obligé de consommer son propre environnement pour survivre.

L'industrialisation rapide du Brésil doit beaucoup à ce que Peter Evans appelle la «triple alliance» du capital multinationale, du capital public et du «capital d'élite local». (17) Mais ce même trio est aussi responsable de la pauvreté du peuple, de la destruction de l'environnement et de sa mort lente par la dette (115 milliards de dollars, la plus élevée au monde). Le projet de construction du barrage hydro-électrique de Kararao en Amazonie constitue un cas extrême. Ce barrage fournira le courant indispensable au fonctionnement des industries exportatrices nécessaires pour payer la dette. Il signifiera aussi le massacre de la forêt tropicale et l'extermination des peuples indiens.

Aujourd'hui déjà, la ruée vers l'or (le Brésil est le quatrième producteur mondial), l'extraction du fer (nécessaire à la CEE et au Japon pour leur acier) et la coupe d'arbres qui ont mis 500 ans à pousser (du bois dur pour le premier monde) ont ravagé et transformé en paysage lunaire de vastes zones d'Amazonie. La ConsGold sud-africaine, la Rio Tinto britannique et un certain nombre de compagnies américaines et japonaises y sont impliquées dans des projets miniers (y compris le beauxite et le manganèse)

avec des gros capitalistes locaux, de petits spéculateurs fonciers et divers parasites: usuriers, «garimpeiros» (chercheurs d'or). Le gouvernement brésilien, qui s'est endetté pour développer, ne peut sortir de son endettement qu'à condition d'approfondir le «développement». Mais ce «développement» rencontre aujourd'hui - autour du barrage de la rivière Xingu- la résistance unie des peuples indiens du Brésil et de l'Amérique du Nord, des écologistes et, étrangement, de la Banque Mondiale, officiellement au nom de l'écologie, mais probablement dans l'espoir que les plans des Indiens et des écologistes visant à collecter des fonds pour payer le gouvernement brésilien et l'aider à sortir de l'endettement vont aussi éviter à la Banque de dépenser de l'argent en pure perte. (19)(*5)

L'industrialisation du Mexique a démarré, tout comme celle du Brésil, sur base de l'alliance entre le capital étranger et local (privé et public). En 1980, la masse du capital étranger (surtout américain) investi dans le pays (essentiellement dans l'industrie) s'élevait à 27 milliards de dollars. «On estime que les compagnies étrangères contrôlent environ la moitié de la production privée de minerais...84% de l'industrie du caoutchouc, 80% de l'industrie du tabac, 67% de l'industrie chimique, 62% des machines et 79% de l'équipement électrique.»(20) L'émergence du pays comme producteur de pétrole aurait dû renflouer le pays économiquement, mais elle a seulement servi à l'endetter encore plus. En effet, la plus grande partie de l'argent emprunté pour développer l'industrie pétrolière a abouti dans les comptes en banque suisses de fonctionnaires corrompus et -semble-t-il- du président Lopez-Portillo(21), tandis que la plupart des revenus pétroliers ont abouti dans les coffres du syndicat droitier des ouvriers du pétrole et de son dirigeant, Joaquín Hernandez Galicia. (*6) Et le Mexique doit à nouveau emprunter pour se remettre de sa crise de la dette.

En Asie du Sud-Est, à l'exception de Hong Kong, l'Etat a stimulé et façonné l'industrialisation avant de la «céder» au capital privé. L'Etat occupait les postes de commande de l'économie : il contrôlait le système bancaire, les dépenses publiques, les investissements et le marché du travail. Il a créé l'infrastructure et le climat propices à attirer les investisseurs étrangers. Cette sorte de combinaison d'une planification centrale et de l'entreprise du «baron brigand» (*7) s'est avérée particulièrement adaptée à l'industrialisation orientée sur l'exportation dans les NPI en Asie du Sud-Est.

Il est difficile aujourd'hui de trouver dans ces pays une industrie (et beaucoup sont dans l'électronique) qui ne soit pas une «joint venture» avec une multinationale ou qui ne soit pas contrôlée par elles. Jusqu'à un certain degré, cette situation est due à la nature même de l'industrie électronique - avec ses convergences, intégrations et fusions - mais pour l'essentiel, elle découle du besoin du capital métropolitain de se réserver tant la technologie que les marchés. Et les NPI qui veulent continuer à «croître» sont obligés de s'aligner sur les multinationales. Hyundai a tenté à plusieurs reprises de produire des puces de mémoire plus sophistiquées. Elle n'a réussi qu'en s'associant à Texas Instruments. (23) Plus de la moitié des sociétés du parc industriel scientifique de Taiwan sont soit des filiales de

sociétés américaines («telles que le géant de la télécommunication AT&T, le producteur d'équipements semi-conducteurs Varian et le fabricant de lecteurs de disquettes Priam»), soit des joint ventures.(24) La première usine de fabrication de gaufrettes ouverte à Singapour, il y a cinq ans, était SGS-Thomson Microelectronics, une joint-venture privée entre des conglomérats italiens et français. (25) Hong Kong est une grande joint-venture.

Ces pays sont tout sauf indépendants. Il n'y a pas de croissance autonome, il n'y a pas de développement adapté aux besoins du peuple. Dans ce cas, l'industrialisation orientée sur les exportations est une industrialisation dirigée par la métropole. Le capital national est étouffé par le capital métropolitain, il en est le serviteur. Il possède, mais ne contrôle pas; il produit, mais ne peut pas vendre; tant la production que le marché sont entre les mains du centre. Alors que les NPI latino-américains ont les pieds et les poings liés à cause de la dette, ceux d'Asie du Sud-Est ont accepté la dépendance comme un «mode» de production, un style de vie.

Hiérarchies dans le travail

La trajectoire des PSD est différente : elle est moins tracée par les plans de production du capital que par son désir d'accumulation. Nous avons affaire ici au côté cru, sale du capital, non à l'aspect raffiné, civilisé de ses aventures dans les NPI. Il n'est pas dans les PSD pour faire la cour au modeste capital national, mais pour piller les ressources. Si le capital attire les NPI dans son étroite mortelle à son propre profit, sa voracité ancienne transforme les PSD en déserts.

Les transformations dans le processus de production ont livré ces pays à une exploitation différente et plus dictatoriale qu'auparavant. Le bas de l'échelle de la chaîne de l'industrie électronique avec sa main d'oeuvre abondante en est un exemple criant. Le capital n'a plus besoin d'importer de la main d'oeuvre bon marché avec tout ce que cela implique comme coûts sociaux. Il se déplace lui-même vers les concentrations de main d'oeuvre enchaînée du Tiers-Monde et d'une concentration à l'autre, choisissant la scène de l'exploitation, l'endroit où le profit est le plus grand, selon un classement en fonction de la tâche à exécuter - une variable, vu les changements exponentiels dans l'industrie électronique et la dépendance du marché d'une industrie légère (la seule que les PSD peuvent appeler la leur) en dépression permanente. Il y a donc une hiérarchie du travail qui s'étend du centre vers la périphérie extérieure. Elle ne va pas seulement de la main d'oeuvre hautement qualifiée aux manoeuvres, mais elle existe aussi parmi les manoeuvres. La main d'oeuvre non-qualifiée, féminine, d'Asie du Sud-Est par exemple, relie des fils minuscules, fins comme un cheveu, à des panneaux de circuits imprimés sur des matrices de silicium. C'est un travail ardu, toxique. Les travailleurs déqualifiés du centre par contre doivent travailler sur les machines auxquelles sont destinés les circuits intégrés. Ce travail est plus propre et moins dangereux.

Pour son profit, le capital dépend toujours de l'exploitation

des travailleurs. Seulement aujourd'hui, le poids de cette exploitation s'est déplacé vers les pays sous-développés du Tiers-Monde et son intensité croissante là-bas compense largement la diminution relative de celle-ci au centre. Il n'y a que le marxisme eurocentriste aveugle, prenant sa classe ouvrière pour l'ensemble de la classe, qui dise adieu à celle-ci.

En d'autres mots, la révolution technologique a permis au capital de transférer le fardeau de l'extorsion de la plus-value des travailleurs du centre vers les travailleurs de la périphérie extérieure. Et cette plus-value n'est pas relative, comme au centre, mais absolue. Le capital n'a pas besoin de payer aux travailleurs de la périphérie de quoi se reproduire: il n'a pas besoin de force de travail à long terme car la technologie arrive tout le temps à la remplacer. Ensuite, contrairement au centre, il n'existe pas de minimum vital en-dessous duquel le salaire ne peut pas tomber et, si une protection existe, les gouvernements sont tout à fait disposés à l'abroger pour attirer les capitaux étrangers. De toute façon, il y a suffisamment de réserves de force de travail moins chère et enchaînée dans la périphérie pour que le capital puisse se servir en jetant au rebut celles qui ne servent plus. (26)

Les gouvernements des PSD, en cherchant désespérément, non pas à développer le pays, mais à combattre le chômage qui menace leur régime, organisent entre eux une vente aux enchères pour offrir aux multinationales la force de travail la moins chère, les travailleurs les plus désyndiqués, le travail le plus enchaîné, le travail des femmes, des enfants. Ils sont prêts à abroger, au moins dans les régions du pays choisies par les multinationales (*8), les ZPE, toute loi sociale, tout droit syndical acquis par les travailleurs. C'est à ces conditions seulement que le capital voudra y entrer. Et une fois dans le pays, il formulera d'autres exigences - pour commencer en matière d'infrastructure: des terrains gratuits, du courant électrique. Si le courant fourni ne suffit pas à faire tourner ses usines, et/ou enlève celui-ci à la population civile, le capital vous construira des barrages sur vos rivières et développera des plans hydro-électriques - et vous prêtera l'argent pour les réaliser, vous offrira des experts étrangers (qui savent tout sur les barrages, mais rien sur votre pays) - et des plans d'irrigation pour ouvrir vos régions désertiques aux paysans sans terre. Et avant que vous n'ayez compris ce qui se passe, il aura repris votre pays au profit de l'agrobusiness, pour y cultiver des ananas et du sucre là où il y avait du riz; il aura transformé le régime habituel de votre peuple, le poisson de la mer et les fruits des arbres en délicatesses pour touristes gourmands dans les Holiday Inn, Hilton et Hôtel Intercontinental. Entretemps vous vous serez endetté jusqu'au cou, tout ce que vous avez sera en gage: vos terres, votre force de travail, vos matières premières, vos réserves minérales, tout.

Ceci n'est pas un scénario fantaisiste, il est écrit au Sri Lanka aujourd'hui. Il fut un temps où ce pays connut un taux d'alphabétisation élevé (83%), un enseignement et un service de santé de haut niveau et un taux de participation élevé lors des élections (70 à 80%). Depuis que la Banque Mondiale y est arrivée, le pays se trouve tout en bas du classement des PSD (*9). Mais même les pays au sommet, comme la Malaisie ou la Thaïlande ont à peine quitté l'industrie à haute intensité de main d'œuvre de l'assem-

blage de semi-conducteurs et l'industrie légère. La Malaisie avait projeté de mettre sur pied une industrie lourde de montage de voitures et de production d'acier et de fer. Elle a dû «rationnaliser» à cause de «la faible position financière des constructeurs locaux et du rétrécissement du marché automobile». (28) Comme la Thaïlande et sa main d'œuvre à bon marché constituent pour elle une concurrence imbattable dans le domaine de l'assemblage des circuits intégrés, elle a tenté de se lancer dans la fabrication de «gaufres», mais elle est fort handicapée par les contraintes dans le domaine de l'infrastructure. (29) Le gouvernement s'est maintenant replié sur les productions traditionnelles: huile de palme, caoutchouc, étain etc... Même dans ces branches, il a dû renoncer à sa politique de bumiputra (malaisiation, littéralement «les fils du sol») et autoriser la propriété et les investissements étrangers. (30)

La Thaïlande a également une avance (sur la Malaisie, mais aussi sur d'autres pays du Sud-Est asiatique) dans la fabrication et l'exportation, en joint-venture, de voitures. Toutefois, le Programme de Développement de Voitures des Philippines, une affaire entièrement japonaise, commence à constituer pour elle un réel défi. L'Indonésie est en train de rattraper la Malaisie et la Thaïlande, mais elle s'est fort endettée malgré ses revenus pétroliers. (31)

Tous ces pays sont évidemment actifs d'une façon ou de l'autre au bas de l'échelle de l'industrie électronique et dans la confection, mais la Thaïlande est aujourd'hui à l'avant-garde de l'agrobusiness et de l'industrie alimentaire. Les plantations d'ananas et de tomates et l'industrie agro-alimentaire (aliments pour la volaille, destinés à l'exportation) ont remplacé l'agriculture «traditionnelle». Les élevages de thon et les cultures de crevettes sont devenus une affaire importante et les viandes préparées (jambons ou saucissons) sont transférés du marché local vers l'exportation. La bourgeoisie thaïlandaise dispose de nouilles précuites, de boulettes de viande surgelées, d'autres délicatesses indonésiennes. Tout cela avec l'aide des conglomerats de l'agrobusiness et de l'industrie agro-alimentaire américains, japonais, européens et même taiwanais. DOLE possède la plus grande plantation d'ananas et la plus grande usine de conserves dans le pays. Mitsubishi est actif dans les conserves d'ananas et la culture de crevettes. Oscar Meyer possède des joint-ventures dans la viande préparée. Arbor Acres Farm Inc. est dans l'élevage, la nourriture, et la congélation de poulets pour l'exportation.

Aujourd'hui, la Thaïlande est le plus grand exportateur mondial d'ananas et de thon en conserves. On prévoit que l'exportation d'aliments congelés rapportera bientôt plusieurs milliards de dollars. En même temps, la Thaïlande importe de la nourriture. (32)

Ainsi donc, au lieu de résoudre leur problème de chômage et d'acquérir le statut de NPI, ces pays semblent plutôt glisser vers une croissance sans issue et vers un nouveau modèle de chômage: de plus en plus de petits paysans deviennent des travailleurs salariés saisonniers employés dans l'agriculture commerciale; de plus en plus de travailleurs agricoles sont jetés dans l'économie «informelle» urbaine et de plus en plus de femmes sont mobilisées pour le travail intérimaire dans l'assemblage électronique, pour être abandonnées par la suite. (33) Mais la pression dans le sens d'une croissance orientée vers l'exportation et la

concurrence des autres PSD lient toujours plus ces gouvernements aux plans du capital multinational, aux structures du FMI et aux stratégies de la Banque Mondiale. En fin de compte, les intérêts de ces gouvernements ne sont plus ceux de leurs peuples, mais ceux du capital métropolitain, dont ils sont devenus les serviteurs. Ils ne se maintiennent alors que grâce à l'impérialisme américain.

On peut aussi envisager le problème à partir de l'angle opposé: qu'est-ce qui maintient le prix de la force de travail au Tiers-Monde à un niveau si bas et si attrayant pour les conglomerats industriels? Qu'est-ce qui fait que les terres sont enlevées aux paysans et données à l'agrobusiness; que les ressources minérales sont offertes aux compagnies minières? Qu'est-ce qui fait que des pays entiers sont placés sous la juridiction des agents du capital multinational, du FMI et de la Banque Mondiale? C'est l'installation et le maintien au pouvoir dans le Tiers-Monde de régimes autoritaires par les puissances occidentales.

La mise en place d'un ordre nouveau

Le commerce ne suit plus le drapeau; le drapeau suit le commerce. Le capital a brisé ses chaînes nationales, la technologie le lui permet. Les gouvernements doivent suivre dans son sillage pour établir l'ordre social et politique qui lui permettra d'opérer en toute sécurité et à son plus grand profit. Si nécessaire par la force, mais d'abord par la culture.

Via la culture

Cette culture est aujourd'hui transmise, non par l'éducation ou par une propagande très comme il faut (du genre British Council), mais de façon subliminaire, sous-cutanée, par la nourriture, les vêtements, la musique, la TV, les journaux. On ne mange pas un hamburger, la «nourriture» universelle, sans avaler en même temps le style de vie américain (*10); on ne regarde pas la TV, (surtout américaine au Tiers-Monde), sans avaler la vision américaine du monde; on n'écoute pas la musique pop sans perdre sa capacité d'écouter d'autres voix, de réfléchir, de soupeser, de méditer; on ne lit pas les journaux sans perdre son sens de la vérité.

La culture des firmes américaines est un succédané de culture. Elle remplace la culture culinaire par la cuisine «service rapide», la pensée par les clichés tout faits, le contenu par le style, la musique par le son, le son par le bruit. Elle offre une lecture exempte de réflexion, une superficialité facile à la place d'une profondeur inconfortable, une sentimentalité déguisée en amour, la cupidité individuelle à la place du bien collectif. Elle écrase l'esprit, limite l'horizon, pervertit l'imagination, appauvrit la passion - voyez l'impact de la culture à la Murdoch (sa nationalité n'a aucune importance) sur un pays comme le Sri Lanka, qui ne s'est pas encore rétabli de l'impérialisme culturel d'une occupation précédente- et ouvre la voie à

l'hégémonie américaine. (*11)

Et le tourisme n'est pas seulement le véhicule de cette culture, il en est l'avant-garde. Il est un défoliant qui détruit la culture indigène partout où il passe, qui prépare le chemin pour que la grande industrie puisse la remplacer par sa culture.

Faire du tourisme n'est pas voyager: ce n'est pas la recherche, la curiosité, l'attachement. Le tourisme, ce sont les loisirs devenus objet, destiné à vous libérer (pendant une brève période) de votre vie devenue objet. Il apporte les terribles excès de sa propre culture et il adopte et fétichise les aspects créatifs de la culture indigène. Il y a quelques années, un groupe de pédophiles britanniques décrivait les plages du Sri Lanka comme un excellent endroit où les touristes pouvaient se procurer des enfants. Il fut un temps où l'Inde avait des «sanyasis» (*12), aujourd'hui elle a Swamis S.A..

Le tourisme transforme les relations personnelles en relations commerciales, la valeur d'usage en valeur d'échange. Il détruit les derniers vestiges de la vie communautaire et les remplace, non par la culture bourgeoise, mais par le nihilisme post-bourgeois.

Via la guerre

Si la culture ne réussit pas à amener les peuples à se soumettre à des régimes mis en place par l'impérialisme, il reste toujours la force, la guerre. Elle n'est pas nécessairement directe - même si parfois elle l'est, comme à Grenade- mais souvent indirecte, grâce au Conflit de Faible Intensité (CFI) destiné à détruire la résistance et à prévenir la naissance de mouvements révolutionnaires. Selon la déclaration des chefs d'Etat Major de l'Armée US, en 1985, le CFI est une guerre prolongée comprenant des «pressions diplomatiques, économiques et psychosociales au moyen du terrorisme et de l'insurrection»(35). En clair, cela signifie «des opérations insurrectionnelles et contre-insurrectionnelles, du terrorisme et de l'anti-terrorisme, des opérations militaires directes, la guerre psychologique et même des opérations menées par des troupes conventionnelles» (36) D'un côté du spectre, le CFI est une guerre «douce», cachée, une guerre à la base, qui paralyse la volonté de résistance, mais de l'autre côté, c'est une guerre dure, faisant appel au terrorisme, à la contre-insurrection et à la force armée. Pendant toute une période, PSYOP (les opérations psychologiques) par exemple était «l'élément de base» du CFI au Salvador. Il combinait la propagande basée sur les techniques de vente de Coca-Cola avec une désinformation précise émanant d'un «Institut d'Education Populaire» créé par la CIA au sein du Ministère de la Culture et de la Communication. Dan Siegel et Joy Hackel rapportent: «Les militaires descendaient dans de lointains villages, avec des orchestres «mariachi», des tracts multicolores, des clowns et des bonbons pour les enfants et des publicités à l'intention de leurs parents. Ils menaient une guerre publicitaire éclair à travers tout le pays». En même temps, la TV, la radio et les journaux menaient campagne pour «détruire l'image de marque des guerilleros et pour rehausser celle du gouvernement». Sur le front international, le Conseil National de Sécurité organisait des «fuites» bien réfléchies en direction de journalistes triés sur le volet. Il s'agissait de

«changer l'image du pays à l'étranger et à persuader le Congrès américain de continuer à fournir de l'aide».(37)(*13)

Au Nicaragua, le manuel PSYOP de la CIA recommandait le «prosélytisme politique» et les opérations d'action civique : le travail avec les paysans dans les champs...dans la construction, à la pêche, lors des réparations etc... Mais ceci devait s'accompagner de «l'usage sélectif de la violence». Des «provocateurs contras» armés de «gourdins, barres de fer, panneaux, et, si possible, de petites armes à feu, «devaient provoquer des bagarres dans les villes». (38)

Le CFI vise donc à fomenter «la contre-révolution préventive», mais aussi à déstabiliser des régimes «inamicaux» du Tiers-Monde: le Mozambique, l'Angola, le Nicaragua». Ces actions comportent le «soutien diplomatique, économique et militaire...à des forces rebelles en lutte pour la liberté contre un gouvernement ennemi» (39) Par forces rebelles on entend des organisations telles que l'UNITA, le MNR et les CONTRAS. Dans le cas du Nicaragua, le CFI a conduit à la pose de mines dans les ports du pays «afin de perturber, pendant la période de pointe des exportations, le passage des bateaux indispensables au commerce du Nicaragua» (Oliver North dans un rapport «top secret»)(40) et à la destruction des installations pétrolières. Ces deux opérations ont été menées par une unité spécialement entraînée composée uniquement de sujets latinos (UCLA)(*14). Mais en 1983, les marchands de CFI ont intrigué avec la Banque Mondiale pour empêcher l'octroi au Nicaragua d'un prêt destiné à la construction d'une flotte de bateaux de pêche. Le prétexte cynique : le pays ne possédait plus le mazout indispensable au fonctionnement des bateaux (une condition imposée exceptionnellement au Nicaragua par la Banque Mondiale). Cette pénurie était la conséquence de la destruction par le feu des réservoirs de pétrole par des bandes «d'inconnus», opérant à partir d'un bateau au large. (41)

En fomentant des insurrections et des guerres locales, les puissances occidentales arrivent à vendre toujours plus d'armes aux pays du Tiers-Monde - pour alimenter les guerres qui alimentent la vente d'armes - les enfonçant ainsi toujours plus loin dans la dette et la dépendance. Tom Gervasi, le directeur du Center of Military Research, commentait récemment: «Sans ces ventes, les nations développées seraient incapables de maintenir leur industrie et il s'ensuivrait chômage et faillites. D'ailleurs, si nous voulons être armés décemment nous-mêmes, nous devons armer le monde. Nous devons vendre plus si nous voulons avoir les prix que nous savons payer.» (42)

Evidemment, en dernière analyse, le CFI sert à offrir aux multinationales un climat favorable au commerce et à l'investissement - toutes sortes de commerce et d'investissement. Selon le Colonel Motley dans la «Military Review», «il s'agit d'influencer les événements politico-militaires dans les régions stratégiques et riches en ressources du Tiers-Monde.» (43) En Amérique Latine, les «événements politico-militaires» ont conduit à une variété de juntes militaires, allant de la jungle sauvage au Chili (où les théories monétaristes de Friedman et de ses «Chicago boys» furent mises en pratique pour la première fois) à celle, plus confuse, en Bolivie. En Asie du Sud-Est, ils ont mis en place toute une série de régimes autoritaires, allant

des dictatures en Corée du Sud et (jusqu'il y a peu) aux Philippines, aux oligarchies parlementaires de Singapour et du Sri Lanka. Les NPI, tant en Amérique Latine qu'en Asie du Sud-Est, semblent dirigés par des dictatures ouvertes (sans doute aussi en raison de leur propre histoire socio-politique), tandis que les PSD semblent plutôt affectionner toutes sortes de parlementarismes autoritaires. On pourrait en déduire le théorème suivant : plus la croissance des pays du Tiers-Monde est grande ou rapide, plus ils semblent se diriger rapidement vers une dictature en bonne et due forme. On pourrait dire aussi que les régimes totalitaires constituent tout autant la forme de gouvernement «acceptable» pour l'impérialisme de l'âge du silicium que la farce de Westminster (parlement britannique) le fut pour le colonialisme industriel. Il faut nuancer, car les Etats-Unis ont récemment fait preuve d'une certaine flexibilité dans la transformation de dictatures en «démocraties amies», comme aux Philippines, ou dans leur recyclage à travers des processus démocratiques électoraux ou référendaires comme en Haïti ou au Chili. Cela a permis de sauvegarder les intérêts américains.

Les victimes de l'impérialisme

Les déprédations économiques par le capital multinational (*15), la répression politique par les régimes qui l'accueillent et les CFI engagés par les puissances occidentales pour maintenir ces régimes en place se combinent et conduisent à chasser de chez eux les populations dans l'ensemble du Tiers-Monde. Il sont nombreux à devoir quitter leur pays. Il est sans importance de savoir s'il s'agit de réfugiés économiques ou politiques. Indépendamment de la catégorie dans laquelle on les classe à leur arrivée au centre, leur expulsion de leur pays d'origine est tant d'origine politique qu'économique. En faisant cette distinction, non seulement on méconnaît volontairement les mécanismes de l'impérialisme aujourd'hui, mais on adopte le point de vue que la lutte contre l'impérialisme ne doit pas se mener ici, au centre et qu'elle n'a rien à voir avec la lutte ouvrière ici.

En effet, ces réfugiés, ces immigrés et ces demandeurs d'asile, les choses de flot et de mer de l'impérialisme d'aujourd'hui, constituent le nouveau sous-prolétariat du capitalisme de l'âge du silicium. Ils exécutent les boulots les plus durs, non-qualifiés, sales dans le secteur des services. Ils sont les travailleurs ad hoc, temporaires, intérimaires dans les usines informatisées. Ils fournissent le travail manuel dans les fermes de l'agro-business. Ils sont les travailleurs invisibles dans les industries de services, dans les cuisines des Mc Donalds. Ce sont eux les porteurs et les femmes de ménage dans les hôpitaux et les magasins, les garçons et gérants de pompes à essence, les gardiens de jour et de nuit, les servantes et les esclaves. Ils sont les travailleurs périphériques dans la production, périphérique dans le sens productif, car les processus de production modernes n'ont pas besoin d'une force de travail permanente, mais d'un noyau fonctionnellement flexible capable de s'adapter aux changements dans la technologie et d'un groupe «périphérique» numérique-

ment flexible que l'on peut adapter aux changements du marché. Ce sont les travailleurs des petits ateliers clandestins dans la confection. Ce sont les cueilleurs de tomates dans l'agro-business. (44) En un mot, ils sont la force de travail bon marché et enchaînée- sans droits, déracinés, itinérants et temporaires, même illégaux- indispensables à la bonne marche de la société post-industrielle.

Günther Wallraff, le reporter allemand, a décrit leur condition dans son livre, «Tête de Turc». Pendant une année, Wallraff a vécu la vie d'un immigré turc sous le pseudonyme d'Ali. Comme n'importe quel immigré, Wallraff-Ali se fait engager et virer pour un rien, il se fait marcher sur les pieds et cracher dans la figure, on use et abuse de lui, on le dénigre, on le traite comme un objet et, lorsqu'il ne sert plus, on le jette sur un tas (de préférence en Turquie). Au début, il accepte un tas de petits boulots, dans des restaurants, sur des chantiers et dans le bâtiment, mais il découvre très vite que pour pouvoir continuer à travailler il doit avoir la protection d'un négrier, une sorte de sous-traitant qui le louera à un entrepreneur pour faire les sales besognes pour des firmes respectables qui ne veulent pas savoir qu'ils font ce genre de travail. Il a enlevé de la boue gelée dans des grosses conduites en haut des buildings par 17 degrés sous zéro. Il peine pendant des heures dans des fosses à ramasser à la pelle de la poussière de coke, sale et brûlante. On le loue à une firme pharmaceutique pour servir de cobaye humain. Il nettoie une centrale nucléaire. Ce n'est qu'après le retour d'Ali en Turquie qu'il est apparu que ce travail était cancérigène. Ce retour était la première condition pour avoir le travail.

Les firmes qui l'engagent n'ont aucune responsabilité envers lui. Ils l'ont reçu en location, d'entrepreneurs pour qui il faisait partie d'un lot de travailleurs appartenant à des sous-traitants, des sous-sous-traitants et ainsi de suite. Lorsqu'Ali reçoit son salaire, tous ces gens ont déjà enlevé leur part. Il ne bénéficie pas de la sécurité sociale, ni de droits à la pension, à des soins médicaux, à un salaire décent. Et s'il se montre réticent, on le livre à la police et on l'expulse vers son pays d'origine où son sort risque d'être pire encore. Il constitue l'apothéose du travail enchaîné, celui dont on peut disposer, que l'on peut jeter, qui produit une plus-value absolue, ici en plein centre.

Il n'est pas nécessaire d'aller en Allemagne pour trouver les Alis de ce monde. Ils se trouvent aussi chez nous en Grande Bretagne, parmi les réfugiés venant de Colombie, du Chili, du Sri Lanka, du Soudan, d'Erythrée, d'Iran, des Philippines, du Ghana, de tous les endroits du monde où l'impérialisme a mis les pieds.

Le moment du socialisme

La révolution des forces productives, ouvrant la voie à ces nouveaux circuits de l'impérialisme, nous permet aussi de briser ces circuits et d'avancer vers le socialisme. La libération des forces productives doit amener la libération de l'homme et de la femme - de tous les hommes et femmes dans le Tiers-Monde et le Premier Monde, partout. Elle ne doit pas se limiter à une plus grande liberté pour quelques uns au détriment du plus grand nombre. Seulement, pour

y arriver, nous devons nous emparer de la technologie, nous mettre à sa tête et ne pas permettre qu'elle reste sous la domination du capital.

Il est inconcevable de ne pas produire plus de nourriture lorsque nous en avons les capacités, de faire émigrer des travailleurs lorsque nous pouvons faire tourner les usines sans devoir le faire, de nous transformer en junkies indifférents lorsque nous avons enfin le loisir d'être plus créatifs, de ne pas vivre en paix lorsque nous avons inventé l'arme ultime, de ne pas laisser fleurir cent fleurs lorsque nous avons appris à maîtriser la nature, de ne pas oeuvrer au bien de la collectivité lorsque nous avons atteint le sommet de la liberté individuelle?

Le socialisme est une morale, une foi laïque, tolérante, affectueuse, créatrice, élevant l'ensemble pour élever l'individu. Le mouvement ouvrier a préservé cette moralité, la plaçant au dessus de tout. Il l'a gardée vivante pendant plusieurs générations pour informer et façonner nos sociétés le jour où Prométhée serait à nouveau déchaîné. Nous devons apprendre de l'ancien mouvement ouvrier et nous devons nous tenir, non pas aux anciennes formes d'organisation, aux anciennes méthodes de pensée, aux vieux concepts de la lutte contre le capital, mais aux valeurs et aux traditions forgées au cours de ces batailles: la loyauté, la solidarité, la camaraderie, l'unité et toutes ces grandes et simples choses qui font de nous des humains.

Voilà la morale socialiste chantée par les mouvements ouvrier, paysan, féministe, noir, vert, antinucléaire, homosexuel... par tous les mouvements de libération. La technologie peut lui donner une substance, et il ne faut pas que le capital nous l'enlève.

Nous sommes aujourd'hui en mesure d'organiser nos sociétés de façon à produire plus en travaillant moins, améliorer la consommation de tous et à avoir plus de temps pour être humains. Du moment que notre problème n'est plus la production de biens en tant que telle, nous devrions accorder une plus grande attention à une distribution équitable. Lorsque nous avons trop de travailleurs pour produire ces biens, nous devrions penser à répartir plus équitablement le travail disponible. Si nous pouvons produire le même nombre de biens avec la moitié de la main d'oeuvre, il serait mieux que l'ensemble de la main d'oeuvre ne travaille que la moitié du temps au lieu de laisser l'autre moitié sans emploi. Non pas que le travail soit sacro-saint, mais parce que la culture du respect de soi et de la dignité basée sur les notions de travail et du revenu restera encore vivace pendant pas mal de temps. Mais nous pouvons déclencher le processus en fournissant à chacun, qu'il travaille ou non, un salaire minimum. Ce faisant nous stimulons la demande d'un côté et de l'autre, nous remplaçons l'éthique du travail par l'éthique des loisirs. Il ne s'agit pas de loisirs-objets, qui nous isolent, mais de loisirs actifs, créatifs, organiques, qui croissent, qui nous attachent à nouveau aux gens: aux vieillards, aux enfants, aux personnes malades et handicapées, aux opprimés et aux exploités. L'éducation ne sera pas seulement axée sur l'emploi, mais sur une utilisation intelligente et créatrice des loisirs. Nous apprendrons à nouveau à penser avec notre propre tête, car la technologie qui pense à notre place dans les machines que nous produisons est aussi la technologie qui exige que nous retournions aux principes de base qui produisent une telle pensée. Elle exige que nous

sachions non seulement que deux et deux font quatre, mais aussi pourquoi il en est ainsi. Elle nous permet de retourner à la pensée essentielle, la pensée holistique, à une maîtrise de notre propre expérience. Elle nous libère des chaînes de notre soumission aux médias, aux politiciens, à la civilisation de la vidéo.

Il nous faut créer des cultures de la résistance, construire des communautés de résistance, gagner un monde. Aujourd'hui est arrivé le moment du socialisme. Et le capital ne règnera pas.

A la demande expresse de l'auteur, nous reproduisons ci-dessous la dernière partie de son article en anglais.

The moment of socialism

But if these are the new circuits of imperialism made possible by the revolution in the productive forces, it is that same revolution that allows us to break the circuit and move towards socialism. The liberation of the productive forces must mean the liberation of man and woman kind - all men and women in the Third World, the First, wherever - not the greater liberation of a few at a greater cost to the many. But to do that we have got to seize the technology, put ourselves in command of it, not let it run away with itself into capital's terrain.

It is inconceivable that when we can produce more food that we should throw it away, that when we can run factories without debasing workers that we should debase them, that when we have found the leisure to be more creative in we should turn ourselves into mindless junkies, that when we have invented the ultimate weapon of destruction we should not live in peace, that when we have learnt to master nature we should not let nature put out its thousand blooms, that when we have reached the summit of individual freedom we should not be working for the collective good.

Socialism is a moral creed, a secular faith - tolerant, loving, creative, increasing all to increase the one. It is that morality above all that the movement of workers has garnered and fostered and kept alive all these generations to inform and fashion our societies when Prometheus had been unbound again. What we have learnt from the labour movement, what we must hold on to, are not the old ways of organisation, the old modes of thought, the old concepts of battle against capital, but the values and traditions that were hammered out on the smithy of those battles: loyalty, solidarity, camaraderie, unity, all the great and simple things that make us human.

That is the morality of socialism that the working-class movement, the peasants' movement, the women's, black and gay movements, the green and anti-nuclear movement - all the movements of liberation have sung out. Technology can now make it flesh, and we cannot let capital take it away from us.

We can now ordain our societies so that there is greater productivity with less labour, improved consumption for all and more time to be human in. When our problem is no

longer the production of goods as such, we should be looking to their more equitable distribution; when large numbers of workers are no longer necessary for such production, we should be looking to the more equitable distribution of work. If the same number of goods can be produced by half the work-force, it follows that the whole work-force need work only half the time rather than leave the other half unemployed. Not because work itself is sacrosanct, but because the culture of self-esteem and worth erected on the notions of working and earning will be a long time a-dying. We can set the process in motion, however, by providing everybody with a minimum wage irrespective of whether he or she works or not - so assuring effective demand, on the one hand, and replacing the work ethic with the leisure ethic, on the other. But such leisure will be active, creative leisure - not reified or nuclearising of us, but growing, organic, connecting us to people again: old people, children, the sick and disabled, the oppressed and the exploited. And education will be geared not just to jobs but to using leisure intelligently and creatively, to working things out for ourselves - for the technology that does all the thinking for us in the machines we produce is also the technology that requires us to return to the basic principles that produce such thinking: it requires that we not only know that 2 and 2 make 4, but why. It enables us to return to fundamentals, to holistic thinking, to an authority over our own experience and so removes us from our captive submission to the media, politicians, the video civilisation.

We have cultures of resistance to create, communities of resistance to build, a world to win. Now is the moment of socialism. And capital shall have no dominion.

A. Sivanandan

Notes

1. Sir Ieuan Maddock, «Beyond the Protestant ethic», *New Scientist* (23 November 1978)
2. Robin Murray, «Ownership, control and the market», *New Left Review* (N° 164, July/August 1987)
3. Paul Handley, «Long road to success», *Far Eastern Economic Review* (28 January 1988)
4. Peter Large, «Pirelli slips into total automation on its Welsh industrial Kibbutz», *Guardian* (4 August 1988)
5. Nick Garnett, «The culture shock of automation», *Financial Times* (7 October 1988)
6. Wladimir Andreff, «The international centralisation of capital and the re-ordering of world capitalism», *Capital and Class* (N°22, spring 1984)
7. Charles Leadbeater, «Dagenham's decline is Genk's gain», *Financial Times* (30 January 1989)
8. «South Korea embarks on a mass memory test», *Far Eastern Economic Review* (18 August 1988)
9. John Mc Beth and Mark Clifford, «Ambitious flight plan filed: South Korea wants to buy an aerospace industry», *Far Eastern Economic Review* (9 June 1988)
10. Bob Johnstone, «Taiwan has designs on booming niche markets», *Far Eastern Economic Review* (18 August 1988)
11. *Latin American Monitor* (Vol.6, n°1, February 1989)
12. *Multinational Monitor* (Vol.8, n°2, February 1987)
13. *Latin American Monitor*, op.cit.

14. Nigel Harris, «The end of the Third World: newly industrialising countries and the decline of an ideology» (London, 1987)
15. Ibid.
16. Clive Hamilton, «Can the rest of Asia emulate the NICs?», *Third World Quarterly* (Vol.9, n°4, October 1987)
17. Peter Evans, «Dependent development: the alliance of multinational, state and local capital in Brazil» (Princeton, New Jersey, 1979)
18. *Latin American Monitor*, op.cit.
19. Walter Schwarz, *Guardian* (13 February and 27 February 1989); Louise Byrne, *Observer* (26 February 1989), and «The world this week», *Channel Four TV* (26 February 1989)
20. Nigel Harris, op.cit.
21. Susan George, «A fate worse than debt» (London, 1988)
22. *Latin American Monitor*, op.cit.
23. «South Korea embarks on a mass memory test», op.cit.
24. Bob Johnstone, «Diverting the brain drain: Taiwan science park woos hi-tech entrepreneurs», *Far Eastern Economic Review* (28 January 1988)
25. Carl Goldstein, «Government pushes Singapore into water fabrication», *Far Eastern Economic Review* (18 August 1988)
26. Sec A. Sivanandan, «Imperialism and disorganic development in the silicon age» in «A different Hunger» (London, 1982) and Swasti Mitter, «Common fate, common bond: women in the global economy» (London, 1986)
27. «Global and Conceptual Studies Branch Division for Industrial Studies», *Restructuring world industry in a period of crisis - the role of innovation* (UNIDO, Vienna, 1981)
28. Nick Seaward, «A rethink of rationalisation», *Far Eastern Economic Review* (24 March 1988)
29. Carl Goldstein, «Malaysia's back-end boom», *Far Eastern Economic Review* (25 August 1988)
30. Nick Seaward, «The race to stay ahead», *Far Eastern Economic Review* (8 October 1987) and Nick Seaward, «A new pragmatism», *Far Eastern Economic Review* (21 January 1988)
31. Paul Handley, «Long road to success», *Far Eastern Economic Review* (28 January 1988) and Michael Vatikiotis, «The energy to change», *Far Eastern Economic Review* (21 January 1988)
32. Carl Goldstein, «Asia's supermarket», *Far Eastern Economic Review* (29 December 1988) and Paisai Sricharatchanya, «Not just chicken feed», *Far Eastern Economic Review* (3 March 1988)
33. Saskia Sassen, «The mobility of labor and capital» (Cambridge, 1988)
34. Quoted in Armand Mattelart, «Transnationals and the Third World» (Massachusetts, 1983)
35. Michael T. Klare, «The interventionist impulse» in Michael T. Klare and Peter Kornbluh, «Low intensity Warfare» (New York, 1988)
36. Lieutenant Colonel John M. Oseth, quoted in Klare, *ibid.*
37. Daniel Siegel and Joy Hackel, «El Salvador: counterinsurgency revisited» in «Low Intensity Warfare», op.cit.
38. Peter Kornbluh, «Nicaragua: US proinsurgency warfare» in «Low Intensity Warfare», op.cit.
39. «Joint Low-Intensity Conflict Project Final Report», quoted in Michael T. Klare and Peter Kornbluh, «The new interventionism», in «Low Intensity Warfare», op.cit.
40. Quoted in Peter Kornbluh, «Nicaragua: US proinsurgency warfare», op.cit.
41. «The masters of war», *The Four Horsemen*, *Central TV* (9 April 1986)
42. Ibid.
43. Quoted in Michael T. Klare and Peter Kornbluh, «The new interventionism», op.cit.
44. A. Sivanandan, «Racism 1992», *New Statesman & Society* (4 November 1988)
45. Günther Wallraff, «Lowest of the Low» (London, 1988)

*1. Certaines grandes multinationales développent et contrôlent leurs propres réseaux bancaires transnationaux...

Certaines grandes banques suisses sont des filiales de multinationales américaines (Dow Banking, Bank Firestone, Bankinvest, Transinfer Bank, Philip Brothers)...Le Groupe Schnieder possède des participations dans des banques belges, allemandes et italiennes et sa propre banque, la BUE, possède des filiales en Suisse, au Luxembourg et aux Etats-Unis. ...Dow Chemical possède un réseau de huit banques couvrant neuf pays. (6)

*2. Dans la signification donné à ce terme par Walter Rodney, ces pays ont été sous-développés par l'Europe et les Etats-Unis. En les décrivant comme des pays moins développés, on ferme les yeux sur les responsabilités du sous-développement et on occulte la différence entre eux et les PNI. Cette distinction est pourtant nécessaire, non seulement pour des raisons taxonomiques, mais surtout pour développer une stratégie correcte pour le combat. Toutefois, j'ai exclu ici les PNI producteurs de pétrole et ces PSD qui sont sans importance pour notre débat ici.

*3. La fabrication de gaufrettes ou «fab» signifie l'impression de circuits intégrés (CI) sur une gaufrette de silicium.

*4. Entre 1973 et 1984, le taux de croissance annuelle du P.B de la Corée du Sud était de 7,2%, celui de Taiwan de 8,5%, celui de Hong Kong de 9,1%, celui de Singapour de 8,2%. (16)

*5. Le Brésil a déjà péché contre les règles de «bonne conduite» de la Banque Mondiale en refusant de signer le traité de non-prolifération nucléaire. (18)

*6. Joaquin Hernandez Galicia et cinquante et un autres permanents syndicaux ont été arrêtés par le nouveau président Carlos Salinas de Gortari en janvier de cette année (22).

*7. L'expression est de l'ancien président J.R. Jayewardene. En invitant le capital étranger lors de l'ouverture de la première ZPE au Sri Lanka, il dit «que les barons brigands viennent».

*8. Il n'y a plus de pays-pères, seulement des multinationales-mères. C'est en partie la raison pour laquelle on voit apparaître des multinationales sud-est asiatiques, mais même celles-ci sont liées aux multinationales-mères.

*9. La République Dominicaine a placé La Romana Zone sous le contrôle du capital étranger pour une période de trente ans.

*10. Cela n'empêche pas le Sri Lanka de devancer certains pays encore plus sous-développés en Asie du Sud, en Afrique et dans les Caraïbes. Mais ceux-ci n'ont aucun rapport avec l'objet de la discussion ici.

*11. «Le «fast food» devient un style de vie» s'exclamait de joie *Business Week*, lorsque «l'Américanisation des Japonais par Mac Donald atteignait un nouveau sommet». *Advertising Age* confirmait que le «fast food» est la nourriture de la génération «jeans», des hommes nouveaux à la recherche d'une culture commune. La génération précédente en Asie du Sud-Est ont prospéré sous la Coca-Colonisation. Leurs enfants sont en plein dans un événement hamburger». (34)

*12. La déstabilisation de l'UNESCO par le retrait du soutien financier américain (et britannique) reflète l'appréciation par l'industrie culturelle multinationale des tentatives de M'Bow de promouvoir la culture du Tiers Monde comme comme menaçantes pour le message de l'industrie et comme un défi à sa domination et ses profits.

*13. Des gens qui ont abandonné les richesses matérielles et choisi de vivre pauvres.

*14. Les efforts des media pour présenter le général Noriega de Panama comme un trafiquant de drogue semblent être une nouvelle campagne de désinformation dirigée par la CIA et le Conseil National de Sécurité.

*15. Je n'ai même pas parlé ici de ses déprédations écologiques (voir *Race and Class*, janvier-mars 1989)

Cet article a été publié dans la revue "Race and Class" n° 30 (4) 1989.